

Entre connaissances familiales et sectes médicales : quelle formation pour les médecins originaires de l'Asie Mineure à l'époque romaine ?

Cécile NISSEN
FNRS-Université de Liège

Dans le cadre de ce colloque consacré à l'étude de la transmission des savoirs dans le monde hellénistique et romain, nous avons choisi de focaliser notre attention sur une région du monde méditerranéen souvent oubliée dans les études sur l'Antiquité classique, l'Asie Mineure. Au cours des dernières années, nous avons mené diverses recherches relatives à l'histoire de la médecine dans la péninsule micrasiatique. Nous avons notamment soutenu une thèse de doctorat ayant pour objectif l'établissement de la *Prosopographie des médecins de l'Asie Mineure pendant l'Antiquité classique*¹. Ce travail a débouché sur la constitution d'un corpus de trois cents trente et un médecins, originaires de l'Asie Mineure, mais aussi actifs et/ou formés dans cette région.

C'est sur base de ce corpus que nous nous proposons aujourd'hui d'étudier la formation médicale reçue par les médecins natifs de l'Asie Mineure sous l'Empire romain : nous possédons des informations relatives à leur apprentissage de la médecine pour une cinquantaine d'entre eux. Notre objectif est de déterminer les conditions dans lesquelles se déroulait la formation des médecins d'origine micrasiatique. Nous entendons par là le lieu, mais aussi le cadre dans lesquels ils recevaient leur instruction médicale. De fait, certains médecins ont quitté leur patrie micrasiatique, afin de suivre des études de médecine auprès d'un maître renommé. D'autres, en revanche, ont été formés dans leur cité natale, soit dans la sphère familiale, soit par un maître extérieur à la famille.

1. Cette thèse de doctorat, réalisée sous la direction de Danielle GOUREVITCH, a été soutenue le 16 décembre 2006 à l'EPHE. Nous tenons d'ailleurs à exprimer une nouvelle fois ici tous nos remerciements à Madame Gourevitch pour son soutien, sa disponibilité et ses précieux conseils tout au long de l'élaboration de ce travail.

Des médecins formés en dehors de leur patrie

À Alexandrie

Sur les quelque cinquante médecins dont la formation est documentée par les sources antiques, douze seulement avaient quitté leur patrie micrasiatique pour apprendre leur métier. La totalité de ces médecins, à l'exception de deux cas douteux², avaient choisi, comme destination, la ville égyptienne d'Alexandrie. Si la vie intellectuelle y est moins intense qu'à l'époque hellénistique, la cité du delta du Nil demeure, à l'époque romaine, y compris au Bas-Empire, un centre majeur de la pratique et des recherches médicales³. Au IV^e siècle de notre ère, l'historien latin d'origine grecque, Ammien Marcellin, en témoigne dans un long passage consacré à l'Égypte, où il évoque la situation intellectuelle alexandrine de son époque :

« Quant à la médecine [...], son étude s'accroît <là-bas> de jour en jour, si bien que, même si sa seule pratique le laisse subodorer, un médecin, pour recommander le prestige de son art, n'a qu'à dire qu'il a été formé à Alexandrie⁴. »

Ces propos d'Ammien Marcellin sont corroborés par d'autres sources contemporaines, notamment l'*Expositio totius mundi et gentium*, traduction latine d'un original grec de 459-460, qui offre une description colorée des provinces et des cités de l'Empire⁵. Ces textes confirment la réputation dont jouissaient encore les études médicales alexandrines à l'époque romaine. Contrairement à d'autres domaines du savoir, la médecine est demeurée un art florissant à Alexandrie, au-delà de l'époque hellénistique.

D'après le passage d'Ammien Marcellin évoqué précédemment, le choix d'Alexandrie comme lieu de formation était un gage de compétence pour les futurs médecins. Dans une société où la profession médicale n'était sanctionnée par aucun diplôme, où quiconque se disait médecin était médecin, pouvoir revendiquer la formation reçue dans une ville aussi prestigieuse qu'Alexandrie, permettait de se distinguer de la foule de confrères qui proposaient leurs services, de convaincre les patients potentiels de capacités au-dessus de la moyenne développées lors de l'apprentissage du métier.

Il n'est donc pas étonnant que plusieurs personnages d'origine micrasiatique aient décidé de partir pour Alexandrie, afin d'y accomplir leurs études

2. *Infra*, p. 192-193.

3. Sur la vie intellectuelle, notamment médicale, à Alexandrie, voir Fr. KUDLIEN, « Antike Anatomie und menschlicher Leichnam », *Hermes*, n° 97, 1969, p. 78-94 ; P. M. FRASER, *Ptolemaic Alexandria*, vol. I-III, Oxford, 1972 ; G. ARGOUË (dir.), *Science et vie intellectuelle à Alexandrie (I^{er}-III^e siècle ap. J.-C.)*, Saint-Étienne, 1994 ; M. D. GRMEK et D. GOUREVITCH, « Aux sources de la doctrine médicale de Galien : l'enseignement de Marinus, Quintus et Numisianus », *ANRW*, II, 37.2, 1994, p. 1492 ; J. GASCOU, *La vie intellectuelle alexandrine à l'époque byzantine (IV^e-VII^e siècle)*, en ligne (<http://www.umr7044.cnrs.fr/PagesWeb/Alexintel.pdf>).

4. Ammien Marcellin, XXII, 16, 18 (trad. J. FONTAINE, E. FRÉZOULS et J. D. BERGER, CUF, 1996).

5. *Expositio totius mundi et gentium*, XXXVII.

de médecine. Dans la seconde moitié du 1^{er} siècle av. J.-C., le futur hérophiléen Héraclide d'Érythrées⁶ quitte sa patrie ionienne, pour s'établir dans la cité du delta du Nil, où il profite de l'enseignement de Chrysermos⁷. Le parcours d'Héraclide, actif à la transition entre les époques hellénistique et romaine, est encore tout à fait conforme au mode de transmission du savoir médical observé dans le monde hellénistique : des « écoles » médicales, représentatives de certaines théories et pratiques de la médecine, se constituent à partir de l'activité de médecins renommés, en particulier Hérophile et Érasistrate⁸ ; leurs conceptions se transmettent de maître à élève au fil des générations, assurant ainsi leur pérennité, ce qui n'empêche pas certains disciples de remettre en cause, parfois violemment, les théories qui leur ont été inculquées. Ainsi Héraclide, dont le travail a essentiellement porté sur l'exégèse hippocratique et la sphygmologie, n'avait pas hésité à critiquer la définition du pouls donnée par son maître Chrysermos⁹.

Au 1^{er} siècle de notre ère, nous connaissons quatre médecins nés en Asie Mineure qui ont choisi de recevoir leur formation médicale à Alexandrie. Trois d'entre eux étaient originaires de la même cité mysienne, en l'occurrence Pergame qui, après la brillante domination des Attalides à l'époque hellénistique, a encore connu une grande prospérité sous la domination romaine, en particulier au 1^{er} et au 3^{es} siècles ap. J.-C. Le plus célèbre des médecins natifs de Pergame, Galien, compte parmi ces praticiens pergamiens qui se sont installés à Alexandrie, du moins pendant une partie de ses études. Cependant, la formation de Galien, exceptionnelle à plus d'un titre, aussi bien par sa durée que par sa diversité, sera envisagée dans un chapitre ultérieur¹⁰.

6. Sur Héraclide d'Érythrées, voir *RE*, s. v. Herakleides 55 (GOSSEN, 1912), col. 496 ; M. MICHLENER, *Die alexandrinischen Chirurgen*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1968, p. 25 ; H. VON STADEN, *Herophilus. The Art of Medicine in Early Alexandria*, Cambridge-New York-New Rochelle-Melbourne-Sydney, Cambridge University Press, 1989, p. 555-558 ; *NP*, s. v. Herakleides 26 (V. NUTTON, 1998), col. 378.

7. GALIEN, *De puls. differ.*, IV, 8-10 (VIII, 741-743 K.).

8. Deux « écoles » médicales de ce type, l'une de tendance érasistrateenne, l'autre hérophiléenne s'établiront d'ailleurs sur le territoire de l'Asie Mineure, à la fin de la période hellénistique et dans les premières années de l'Empire. Nous n'envisagerons pas ici le cas de ces « écoles » médicales micrasiatiques ; elles constituaient certes également des centres d'enseignement, mais l'origine de leurs membres nous échappe presque systématiquement. – Pour l'« école » érasistrateenne, en particulier son fondateur Hikésios : D. GOUREVITCH, "Hicesius' Fish and Chips. A Plea for an Edition of the Fragments and Testimonies of the *περί ὕλης*", D. BRAUND et J. WILKINS (dir.), *Athenaeus and his World. Reading Greek Culture in the Roman Empire*, Exeter, 2000, p. 483-491 ; D. GOUREVITCH, « Soranos, adieu Soranos », J. JOUANNA et J. LECLANT (dir.), *La médecine grecque antique, Actes du 14^e colloque de la Villa Kérylos (Beaulieu-sur-Mer, 10-11 octobre 2003)*, Paris, De Boccard, 2004, p. 147-153. Toutes les informations relatives à l'« école » hérophiléenne micrasiatique et à ses membres ont été rassemblées et étudiées dans H. VON STADEN, *op. cit.*, en part. p. 458-462, 529-539, 559-563, 570-578 et 582-583.

9. MARCELLINUS, *De puls.*, 1 et 3 (éd. H. SCHÖNE, 1907, 455 et 457) ; GALIEN, *De puls. differ.*, IV, 8-10 (VIII, 741-746 K.). Cf. H. VON STADEN, *op. cit.*, p. 557.

10. *Infra*, p. 199-202.

Du deuxième médecin pergaménien formé à Alexandrie, nous ignorons presque tout, jusqu'à son nom. Galien, dans un passage de son commentaire au livre II des *Épidémies* d'Hippocrate¹¹, raconte la mésaventure survenue à un jeune confrère et compatriote qui, de retour dans sa patrie, à la fin de sa formation alexandrine, propose ses services à une femme d'une illustre famille locale qui ne pouvait avoir d'enfant. Le jeune médecin assure à sa patiente qu'elle enfantera si elle suit son traitement et, sûr des connaissances qu'il a acquises en Égypte, il lui réclame des honoraires très élevés qu'il fait mettre en dépôt chez un tiers. Il lui prépare alors un traitement à base de poulpes à moitié cuits, qu'elle doit manger chauds. Or, loin de produire les effets bénéfiques annoncés, cette médication provoque divers maux chez la patiente, qui chasse immédiatement ce médecin incompetent de sa maison. Cet échec cuisant signifiera la fin de la carrière du jeune homme, du moins à Pergame où, devenu la risée de la population, il ne sera plus sollicité par aucun malade. Bien que Galien ne donne aucune indication chronologique, il est vraisemblable qu'il avait lui-même vécu ces événements, qu'il relate avec force détails. Deux éléments de son récit nous intéressent particulièrement. D'une part, il donne l'identité du maître de son jeune confrère à Alexandrie : il avait été l'élève d'un médecin hippocratique appelé Métrodore, par ailleurs inconnu. D'autre part, Galien souligne la confiance inébranlable placée par le jeune homme dans le savoir appris en Égypte, dans « les secrets de la médecine » que lui avait révélés Métrodore, preuve du renom dont jouissait encore la médecine alexandrine au Haut-Empire.

Quant au troisième médecin de Pergame qui aurait été formé à Alexandrie, quelques doutes subsistent à son sujet. Il s'agit de Quintus, actif à Rome sous Hadrien (117-138) et fondateur de la secte éclectique. Il était l'un des médecins les plus admirés de Galien qui, excepté une mention chez Oribase, constitue notre unique source d'informations le concernant¹². Si la présence de Quintus à Alexandrie, parmi les disciples de l'anatomiste Marinus, est assurée¹³, son origine pergaménienne, en revanche, demeure incertaine : un extrait de Galien¹⁴ semble indiquer que Quintus était natif de Pergame. Cependant, une hésitation persiste quant à la version du texte qui doit être adoptée : Galien affirme-t-il que son confrère était son compa-

11. GALIEN, *In Hipp. Epid. II comment.*, VI (éd. FR. PFAFF, *CMG V 10, 1*, 1934, 400-402). Cf. D. GOUREVITCH, *Le triangle hippocratique dans le monde gréco-romain. Le malade, sa maladie et son médecin*, Paris, De Boccard, 1984, p. 410-411.

12. Pour Quintus : P. MORAUX, *Galien de Pergame. Souvenirs d'un médecin*, Paris, 1985, p. 61, 111, 146 et 151 ; J. KORPELA, *Das Medizinalpersonal im antiken Rom*, Helsinki, 1987, p. 199, n°247 ; M. D. GRMEK et D. GOUREVITCH, « L'école médicale de Quintus et de Numisianus », G. SABBAB (dir.), *Études de médecine romaine*, Saint-Étienne, 1988, p. 43-60 ; M. D. GRMEK et D. GOUREVITCH, « Aux sources de la doctrine médicale de Galien : l'enseignement de Marinus, Quintus et Numisianus », *ANRW*, II, 37.2, 1994, p. 1491-1528, en part. p. 1503-1513 ; *NP*, s. v. Quintus 2 (V. NUTTON, 2001), col. 722.

13. GALIEN, *In Hipp. Nat. Hom. comment.*, II, 6 (éd. I. MEWALDT, *CMG V 9, 1*, 1914, 70 = XV, 136 K.).

14. GALIEN, *In Hipp. Epid. VI comment.*, IV, 9 (éd. E. WENKEBACH, *CMG V 10, 2, 2*, 1956, 207 = XVII B, 151 K.).

triotte (κατὰ τὴν πατρίδα) ou qu'il était actif au temps de ses parents (κατὰ τοὺς πατέρας) ?

À la différence des trois précédents, le quatrième et dernier médecin micrasiatique formé à Alexandrie au I^{er} siècle ap. J.-C., est mentionné par un document épigraphique, et non par des sources littéraires. À la différence des trois autres également, il n'était pas natif de Pergame, mais d'une petite ville de Pisidie appelée Adada. L'enceinte du temple des Empereurs et d'Aphrodite, sur le site actuel de Kara Baulo, l'antique Adada, a livré une inscription honorifique posthume dédiée à un certain Oreste, fils d'Antiochos, « qui avait entrepris d'acquérir le savoir médical et est mort à Alexandrie » (l. 3-6 : προελόμενον | [τ]ὴν ἰατρικὴν ἐπιστήμην | ἐγμα[θ]εῖν, καὶ τελευτήσαν | | τα ἐν [Ἀ]λ[ε]ξ[ανδ]ρειᾷ ; trad. Samama, 2003¹⁵). Dédiée par le conseil et le peuple de la cité, cette inscription est gravée sur une base qui supportait, d'après le texte, une statue du défunt offerte par sa mère, conformément aux instructions de son époux, Antiochos. Oreste apparaît donc, à travers ces quelques lignes, comme un jeune homme originaire d'Adada qui était décédé à Alexandrie, pendant ses études de médecine. L'emploi du terme grec ἐπιστήμη pour exprimer l'objet de son apprentissage, indique que sa formation était en cours ; de fait, contrairement à τέχνη, qui peut être traduit par « art », au sens d'« habileté manuelle, savoir-faire pratique », et donc aussi « technique, métier », le mot ἐπιστήμη désigne une « science », des « connaissances théoriques », un « savoir acquis par l'étude¹⁶ ». Le choix de ce terme signifie donc qu'Oreste était encore au stade d'une formation théorique, qu'il n'avait pas encore mis en pratique les connaissances médicales qu'il était en train d'acquérir. L'inachèvement de son éducation médicale est d'ailleurs corroboré par l'absence du qualificatif professionnel ἰατρός : Oreste n'était pas encore un médecin à part entière. Bien que le texte ne précise pas son âge, il devait être jeune, étant donné son statut d'étudiant et la mention de ses parents qui lui ont survécu.

Par ailleurs, concernant ses parents, une seconde inscription¹⁷ similaire a été déchiffrée à côté de celle d'Oreste : le conseil et le peuple de la cité honorent le père du jeune homme, Antiochos. Le texte rappelle les mérites

15. CIG 4379c et *add.*, p. 1166 ; J. R. S. STERRETT, "The Wolfe Expedition to Asia Minor", *Papers of the American School of Archaeology*, n° 3, 1884-1885, p. 287, n° 407-408 ; IGRR III 374 ; L. ROBERT, « Notes d'épigraphie hellénistique », *BCH*, n° 52, 1928, p. 173 ; É. SAMAMA, *Les médecins dans le monde grec. Sources épigraphiques sur la naissance d'un corps médical*, Genève, Droz, 2003, n°338.

16. Pour les sens des termes ἐπιστήμη et τέχνη : LSJ, s. v. ἐπιστήμη, p. 660 et s. v. τέχνη, p. 1785 ; P. CHANTRAINE, *DELG*, s. v. ἐπιστήμη, p. 360 et s. v. τέχνη, p. 1112. – Sur le concept de τέχνη opposé notamment à l'ἐπιστήμη, et leurs significations respectives au fil des siècles, voir B. SNELL, *Die Ausdrücke für den Begriff des Wissens in der vorplatonischen Philosophie*, Berlin, 1924, p. 81-96 ; R. SCHAEFER, *ἐπισταμοὶ et τέχνη. Étude sur les notions de connaissance et d'art d'Homère à Platon*, Macon, 1930.

17. CIG 4379c et *add.*, p. 1166 ; J. R. S. STERRETT, *op. cit.*, p. 287, n° 407-408 ; IGRR III 374 ; É. SAMAMA, *op. cit.*, p. 437, n. 34.

de ce citoyen, qui avait rempli la fonction de *hiéromnèmon* à vie, un poste de fonctionnaire du culte aux attributions multiples et variables selon les lieux (archiviste, mais aussi responsable des finances d'un sanctuaire ou de l'organisation de cérémonies¹⁸). Quel que soit son rôle exact, Antiochos était donc un personnage en vue à Adada ; il devait jouir d'une certaine aisance financière qui lui a permis de payer les études de son fils. Le prestige dont jouissait le père explique sans doute aussi les honneurs qui ont été accordés à Oreste malgré sa mort prématurée, qui ne lui avait pas permis de faire ses preuves.

À la fin de l'Antiquité, au IV^e siècle de notre ère, trois médecins natifs de l'Asie Mineure ont encore séjourné à Alexandrie pour y acquérir leur savoir médical. L'un d'entre eux du nom de Césaire¹⁹ n'est autre que le frère du docteur de l'Église, Grégoire de Naziance. Ce dernier est notamment l'auteur de l'éloge funèbre de son cadet, mort en 368 ou 369, à l'âge de quarante ans. Grégoire y retrace le parcours de Césaire, signalant qu'il possédait une formation en géométrie, en astronomie et surtout en médecine, reçue à Alexandrie dans sa jeunesse²⁰. C'est d'ailleurs dans le domaine médical que s'illustrera Césaire par la suite : après un bref retour dans sa patrie cappadocienne, il s'installera à Constantinople, exerçant la médecine au service des empereurs Constance II, Julien, Jovien et Valens²¹.

Les deux derniers médecins micrasiatiques formés à Alexandrie avaient fréquenté les cours du même maître, en l'occurrence Zénon de Chypre, actif vers 360 ap. J.-C.²² Uniquement cité par les *Vies des sophistes* d'Eunape de Sardes²³ ainsi que, peut-être, par une lettre de l'empereur Julien²⁴, ce Zénon associait à son activité médicale, un goût profond pour la rhétorique²⁵. Les noms de trois de ses élèves sont mentionnés par les *Vies des sophistes* : Magnus de Nisibis, en Mésopotamie, plus intéressé par l'éloquence que par la médecine²⁶, et surtout Iônikos de Sardes²⁷ et Oribase de

18. Sur la fonction de *hiéromnèmon*, voir *NP*, s. v. Hieromnemonos (FR. GRAF, 1998), col. 543.

19. *RE*, s. v. Caesarius 3 (SEECK, 1899), col. 1298-1300 ; M. M. HAUSER-MEURY, *Prosopographie zu den Schriften Gregors von Nazianz*, Bonn, 1960, p. 48-50, s. v. Caesarius I ; *PLRE* I, s. v. Caesarius 2, p. 169-170 ; *DPhA* II, s. v. Césaire de Cappadoce (P. MARAVAL, 1994), p. 281, n°C 85 ; *NP*, s. v. Caesarius 2 (W. PORTMANN, 1997), col. 925 ; G. MARASCO, « I medici di corte nell'impero romano : prosopografia e ruolo culturale », *Prometheus*, n° 28, 1998, p. 249, n° 10.

20. GRÉGOIRE DE NAZIANCE, *Or.*, VII, 6-8 (MIGNE, *PG*, 35, col. 761-764).

21. GRÉGOIRE DE NAZIANCE, *Or.*, VII, 9-10 et 13-14 (MIGNE, *PG*, 35, col. 765-772) ; *Anthologie palatine*, VIII, 93.

22. Sur Zénon de Chypre, voir *RE*, s. v. Zenon 15 (FR. KUDLIEN, 1972), col. 147 ; *NP*, s. v. Zenon 17 (V. NUTTON, 2002), col. 754-755.

23. EUNAPE DE SARDES, *Vit. Soph.*, XIX ; XX, 2 ; XXI, 2-3 ; XXII, 1.

24. JULIEN, *Epist.*, 45.

25. EUNAPE DE SARDES, *Vit. Soph.*, XIX, 2-3.

26. EUNAPE DE SARDES, *Vit. Soph.*, XX et XXI, 3.

27. EUNAPE DE SARDES, *Vit. Soph.*, XXII, 1 (Ζήνωνος δὲ ἀκροατῆς γενόμενος). – Sur Iônikos de Sardes, voir *RE*, s. v. Ionikos (KROLL, 1916), col. 1895 ; *PLRE* I, s. v. Ionicus, p. 460 ; *NP*, s. v. Ionicus (V. NUTTON, 1998), col. 1078 ; *DPhA* III, s. v. Ionicus de Sardes (R. GOULET, 2000), p. 866-867, n°1 21.

Pergame²⁸. Tous deux originaires de l'Asie Mineure, l'un de Lydie et l'autre de Mysie, les deux condisciples semblent avoir été en assez bons termes : Eunape signale que le médecin lydien s'était gagné l'admiration de son célèbre confrère pergaménien²⁹. En plus de cet enseignement alexandrin, il est possible qu'Iônikos ait entamé son instruction médicale dans sa patrie micrasiatique ; de fait, d'après Eunape, le père d'Iônikos, dont le nom n'est pas précisé, s'était déjà distingué dans l'exercice de la médecine avant son fils³⁰ ; il est donc vraisemblable, même si l'écrivain grec ne l'affirme pas explicitement, qu'Iônikos ait débuté son éducation médicale à Sardes, auprès de son père.

Enfin, il nous faut signaler que deux autres célèbres médecins originaires de l'Asie Mineure avaient peut-être poursuivi une partie de leur apprentissage médical à Alexandrie. Il s'agit de deux compatriotes nés à Éphèse, en Ionie, et plus ou moins contemporains, à savoir Rufus et Soranos, datés de la fin du 1^{er} siècle et de la première moitié du 11^e siècle ap. J.-C. Il est très probable que l'un et l'autre se sont rendus en Égypte au cours de leur existence, mais le but de ces voyages n'a pu être établi avec certitude³¹. Les traités de Rufus en notre possession renferment plusieurs allusions à l'Égypte, notamment des descriptions de malades ou de traitements, que le médecin éphésien devait avoir observés de visu³². Quant à son concitoyen Soranos, la *Souda* rapporte qu'il avait séjourné à Alexandrie³³, affirmation qui semble confirmée par quelques passages de ses traités, qui dénotent une certaine connaissance des recherches alexandrines et des pratiques égyptiennes³⁴. Si Rufus et Soranos avaient donc vécu en Égypte, nous

28. EUNAPE DE SARDES, *Vit. Soph.*, XXI, 1. – Sur Oribase de Pergame, en particulier sa formation médicale : B. BALDWIN, « The Career of Oribasius », *Acta classica*, n°18, 1975, p. 85-97 ; M. GRANT, *Dieting for an Emperor*, Leyde-New York-Cologne, Brill, 1997 ; G. MARASCO, *op. cit.*, p. 254-255, n°31 ; *DPhA* IV, s. v. Oribase de Pergame (V. BOUDON et R. GOULET, 2005), p. 800-804, n°O 40.

29. EUNAPE DE SARDES, *Vit. Soph.*, XXII, 1 (καὶ Ὀρειβάσιός γε αὐτοῦ θαυμαστής ἐτύγγαυεν).

30. EUNAPE DE SARDES, *Vit. Soph.*, XXII, 1 (Ἰωνικός δὲ ἦν μὲν ἐκ Σάρδεων, καὶ πατρός ἰατροῦσαντος ἐπιφανῶς).

31. Pour la présence possible de Rufus et de Soranos d'Éphèse en Égypte : A. SIDERAS, « Rufus von Ephesos und sein Werk im Rahmen der antiken Medizin », *ANRW*, II, 37.2, 1994, p. 1085-1087 ; A. E. HANSON et M. H. GREEN, « Soranus of Ephesus : Methodicorum princeps », *ANRW*, II, 37.2, 1994, p. 981-982.

32. RUFUS D'ÉPHÈSE, *De l'interrogatoire des malades*, XII, 65-70 (éd. C. DAREMBERG et É. RUELLE, 1879, 216-217) ; *Du nom des parties du corps*, 133 (éd. C. DAREMBERG et É. RUELLE, 1879, 150-151). – Des extraits de Rufus sont également conservés chez Oribase : Oribase, *Coll. med.*, V, 3, 6 et 16 (éd. I. RAEDER, *CMG* VI 1, 1, 1928, 117-118) ; XLV, 30, 9 (éd. I. RAEDER, *CMG* VI 2, 1, 1931, 191).

33. *Souda*, s. v. Σωρανός. – La *Souda* comprend, en fait, deux entrées consacrées à deux médecins éphésiens dénommés Soranos. Il est cependant admis que ces deux notices concernent le même personnage, en l'occurrence le célèbre Soranos d'Éphèse. Elles sont, en effet, complémentaires : la première renferme une brève présentation biographique du médecin, tandis que la seconde offre une liste des titres de ses ouvrages, dont les *Gynaikēia*.

34. Cf. SORANOS D'ÉPHÈSE, *Maladies des femmes*, I, 4 (éd. P. BURGUIÈRE, D. GOUREVITCH et Y. MALINAS, t. I, CUF, 1988, 10-11 = éd. I. ILBERG, *CMG* IV, 1927, 8) ; II, 1 (éd. P. BURGUIÈRE, D. GOUREVITCH et Y. MALINAS, t. II, CUF, 1990, 9 = éd. I. ILBERG, *CMG* IV, 1927, 55).

ignorons s'ils s'y trouvaient pour parfaire leur instruction médicale ou pour y exercer leur art.

Dans le reste du monde romain

Alexandrie est ainsi demeurée, jusqu'à la fin de l'époque romaine, le centre d'enseignement médical le plus prisé par les futurs médecins de l'Asie Mineure. Notre documentation ne comprend que très peu d'exemples de médecins micrasiatiques qui auraient choisi pour un séjour d'études en dehors de leur cité natale, d'autres destinations que la cité égyptienne. Il est bien sûr un contre-exemple flagrant, celui de Galien, qui au cours de ses longues années de formation, s'est également rendu à Smyrne et à Corinthe, afin d'y profiter des leçons de maîtres réputés ; nous en reparlerons dans le chapitre qui lui est consacré³⁵.

À ce jour, la situation de Galien reste néanmoins exceptionnelle. En Asie Mineure, deux exemples seulement de médecins formés à l'étranger, en dehors d'Alexandrie, ont pu être mis en évidence. Cependant ces deux cas sont largement sujets à caution, étant donné que les circonstances de leur formation sont déduites des sources antiques, et non affirmées explicitement par elles. Ainsi au 1^{er} siècle ap. J.-C., Dioscoride d'Anazarba, en Cilicie, célèbre pour son traité *Περὶ ὕλης ἰατρικῆς*, en latin *De materia medica*, aurait reçu son instruction médicale dans une autre cité cilicienne, à savoir la ville de Tarse. À peine distante d'Anazarba d'une centaine de km, Tarse apparaît, sous le Haut-Empire, comme un centre médical très actif, où une dizaine de médecins sont mentionnés par nos sources³⁶. Il serait donc vraisemblable que le jeune Dioscoride, désireux d'acquérir une éducation médicale, se soit rendu dans la cité voisine, alors renommée pour ses médecins. Un indice en faveur de cette hypothèse peut être tiré d'un passage de Galien. Le Pergaménien cite, dans son traité pharmacologique sur les médicaments composés, un remède contre les hémorragies emprunté à un certain Dioscoride de Tarse (*Διοσκορίδης ὁ Ταρσεύς*³⁷), alors qu'ailleurs dans le corpus galénique, il est toujours question de Dioscoride d'Anazarba (*Διοσκορίδης ὁ Ἀναζαρβεύς*³⁸), conformément à toutes les autres sources antiques. De plus, ce Dioscoride, soi-disant originaire de Tarse, est dit avoir communiqué sa recette à un dénommé Areios ; or nous savons, par la préface du *De materia medica*, que Dioscoride avait dédié son ouvrage à un proche du nom d'Areios³⁹. Les liens attestés entre Dioscoride

35. *Infra*, p. 200-201.

36. Tous les renseignements relatifs à ces médecins de Tarse sont rassemblés dans les n°269 à 277 de notre *Prosopographie des médecins de l'Asie Mineure pendant l'Antiquité classique* (thèse de doctorat, Paris, EPHE, 2006).

37. GALIEN, *De comp. med. per gen.*, V, 15 (XIII, 857 K.).

38. GALIEN, *De comp. med. per gen.*, III, 2 (XIII, 589 K.) ; Ling. s. dict. exolet. expl., Praef. (XIX, 64 K.).

39. DIOSCORIDE, *De mat. med.*, I, Praef., 1 WELLMANN.

d'Anazarba et un certain Areios, identifié au médecin Areios de Tarse⁴⁰, confirmant que le Dioscoride de Tarse de Galien est très probablement Dioscoride d'Anazarba. J. Scarborough et V. Nutton ont proposé d'expliquer l'emploi de l'ethnique *Ταρσεύς* par une erreur de Galien, une confusion entre le lieu de naissance de Dioscoride et son lieu de formation⁴¹. A. Touwaide⁴² a même suggéré que le maître de Dioscoride à Tarse aurait pu être cet Areios, auquel l'Anazarbéen dédie son ouvrage, et qui ne serait autre que le pharmacologue Areios de Tarse. Certes intéressante, cette hypothèse suggérant la présence de Dioscoride à Tarse, lors de son apprentissage, doit néanmoins être considérée avec prudence, en l'absence de preuve.

Il en va de même pour Kalliphanès Diogène, un archiatros originaire de Kéramos, en Carie, mentionné par une inscription déchiffrée sur un autel de marbre gris, découvert au lieu-dit *Kır Mevkii*, dans la plaine de l'antique Kéramos⁴³. Ce médecin était l'auteur d'une dédicace consacrée en remerciement au *Théos Épèkoos*, à la suite d'une prière qu'il lui avait adressée à Éphèse. Datée du début du III^e siècle ap. J.-C., cette inscription nous apprend que Kalliphanès Diogène avait résidé un temps à Éphèse, où il avait imploré un dieu qu'il ne nomme pas, mais qui avait écouté sa demande (*ἐπήκοος*). Nous ignorons la nature de la supplication du médecin ; la dédicace précise seulement qu'il avait prié le dieu pour lui-même, pour le stéphanéphore Hermodôros, pour un certain Hermophantos et pour toute sa famille. En revanche, il est assuré que le séjour éphésien de Kalliphanès Diogène avait été temporaire, puisque c'est à Kéramos qu'il offre son ex-voto. Sa présence dans la ville ionienne, à quelque 115 km de sa patrie, a fait germer, chez certains⁴⁴, l'hypothèse que le médecin carien avait peut-être reçu sa formation à Éphèse. La cité éphésienne était certes un centre médical réputé, mais rien ne prouve que Kalliphanès Diogène y ait appris son art, ni d'ailleurs que ce soit, lors de sa formation, qu'il y ait prié le dieu *Épèkoos*.

Des médecins formés dans leur patrie

Formation locale auprès d'un maître extérieur à la famille

Si une dizaine de médecins d'origine micrasiatique avaient cherché à obtenir une éducation médicale de qualité, en dehors de leur ville natale, le

40. Le médecin Areios de Tarse est mentionné par la *Vie d'Hippocrate* attribuée à Soranos d'Éphèse (*Vie d'Hippocrate*, 1 (éd. I. ILBERG, *CMG* IV, 1927, 175)), ainsi que par Galien, à deux reprises (Andromaque l'Ancien, *ap.* Galien, *De comp. med. sec. loc.*, IX, 2 (XIII, 247 K.) ; GALIEN, *De comp. med. sec. loc.*, III, 1 (XII, 636 K.)). Cf. *RE*, s. v. Areios 13 (M. WELLMANN, 1895), col. 626 ; J. SCARBOROUGH et V. NUTTON, "The Preface of Dioscorides' *Materia Medica*: Introduction, Translation, and Commentary", *Transactions & Studies of the College of Physicians of Philadelphia*, n°41/3, 1982, p. 193 et 198-199.

41. *Ibid.*, p. 198.

42. *NP*, s. v. Pedanius Dioskurides (A. TOUWAIDE, 2000), col. 463.

43. E. VARINLIOĞLU, "Two Inscriptions from Ceramus", *ZPE*, n°44, 1981, p. 63-65, n°2 ; *JK* 30, n°32 ; É. SAMAMA, *op. cit.*, n°267.

44. *Bull. ép.* 1982, 366, p. 389 ; É. SAMAMA, *op. cit.*, p. 380, n. 49.

plus souvent dans la lointaine Alexandrie, ils sont trois fois plus nombreux à être demeurés dans leur patrie lors de leur formation. Nos sources indiquent, en effet, que plus de trente médecins ont bénéficié d'un enseignement local, dispensé à l'intérieur même de leur famille ou par un maître extérieur à celle-ci.

Dans trois cas seulement, nous disposons d'informations précises concernant une formation locale extra-familiale. Outre Galien qui avait entamé ses études de médecine dans sa patrie mysienne, auprès de trois maîtres au moins, à savoir Satyros, Stratonikos et Aischriôn⁴⁵, une autre relation de maître à élève est attestée dans la cité de Pergame, au I^{er} ou au II^e siècle ap. J.-C. Une imposante base de marbre blanc en forme d'autel, découverte lors des fouilles de l'*Asklèpieion*, porte deux épitaphes métriques dédiées par un médecin dénommé Glykôn⁴⁶. Si l'une commémore le souvenir de son épouse Pantheia, l'autre célèbre un personnage du nom de Philadelphie, lui aussi médecin et cher à Glykôn, car il lui avait inculqué l'art médical. Bien que le défunt ne soit pas explicitement présenté comme le maître de Glykôn, plusieurs passages de son épigramme évoquent sans ambiguïté le rôle essentiel qu'il avait joué dans la formation médicale de Glykôn. Emporté par la mort, Philadelphie avait ainsi abandonné Glykôn au moment où il devenait digne de son art (l. 1-4 : Τύμβον μὲν, Φι[λάδε]λφε, Γλύκων | σοι δείμαθ' ἔτα[ι] ρος,) | ὄντε λίπες τῆς [σῆς ἄ]ξιον | υἱ|α τέχνης). De plus, Glykôn le supplie de lui transmettre les remèdes contre les maladies comme il le faisait autrefois (l. 12-14 : Ἰλαθι καὶ ὄ | παζε νόσων ἄκος, ὡς τὸ πᾶ | ροιθεν). Le lien entre le médecin Philadelphie et son élève Glykôn devait être très fort pour que ce dernier accueille son maître dans le tombeau familial. Cet attachement de Glykôn à son maître n'est pas sans rappeler les premières lignes du *Serment d'Hippocrate*, par lequel le médecin s'engageait notamment à honorer son maître et à lui venir en aide en cas de besoin. D'ailleurs un autre élément de l'épigramme confirme l'attachement de Glykôn à son professeur : dès les premières lignes de l'inscription, Glykôn se présente comme le fils du défunt. Plutôt qu'une indication de parenté, cette affirmation doit être comprise sur un plan intellectuel : Glykôn était le fils spirituel de Philadelphie, il avait hérité de son savoir médical et le perpétuait dans la cité mysienne.

En Lydie, dans la région de l'actuelle Kula, une base de marbre blanc inscrite célèbre un jeune homme du nom de Lukios le Jeune, décédé à l'âge

45. *Infra*, p. 199-200.

46. G. KAIBEL, *Epigrammata graeca ex lapidibus conlecta*, Berlin, Reimer, 1878, p. 91-93, n°243 et *add.* p. 522 ; M. FRÄNKEL, *Die Inschriften von Pergamon*, Berlin, 1895, p. 362-366, n°576 ; *IGRR* IV 507 ; *GVI* 2040 ; H. W. PLEKET, *Epigraphica*, II, Leyde, 1969, p. 32-33, n°20 ; D. GOUREVITCH, *Le triangle hippocratique dans le monde gréco-romain. Le malade, sa maladie et son médecin*, Paris, 1984, p. 420-421, 423 et 432 ; R. MERKELBACH et J. STAUBER (dir.), *Steinepigramme aus dem griechischen Osten*, Band 1, Stuttgart-Leipzig, 1998, p. 610-611, n°06/02/32 ; É. SAMAMA, *op. cit.*, n°187-188.

de dix-neuf ans⁴⁷. Tous les proches du défunt se sont associés pour lui rendre un dernier hommage, en 214/215 de notre ère. Or, parmi les dédicants, figurent deux professeurs du jeune homme, un certain Antôninos, son maître de gymnastique et un dénommé Tatianos, *iêtros* de son état, dont Lukios était l'élève (l. 26-28 : Ἀντωνεῖ νοσ ὁ ἐπιστάτης, Τατιανὸς ὁ ἰητρὸς τὸν μαθητῆν). De fait, l'inscription utilise le terme grec μαθητής pour désigner la position de Lukios par rapport au médecin Tatianos ; formé sur le verbe μαυθάνω, « apprendre, s'instruire », ce substantif désigne « celui qui apprend, le disciple ». Lukios avait donc poursuivi des études médicales auprès de Tatianos. Cependant l'association du médecin avec un autre professeur, en l'occurrence le maître de gymnastique, a amené É. Samama à supposer que ces deux formations étaient en relation l'une avec l'autre : Lukios le Jeune aurait suivi ces deux enseignements dans le cadre d'un gymnase, où il bénéficiait à la fois des exercices pratiques, physiques de l'épistate et des leçons théoriques (hygiène, diététique, massages...) du médecin⁴⁸. Ses connaissances médicales n'auraient eu d'autre but que de lui permettre de mieux connaître son corps et d'en prendre soin lors des entraînements au gymnase. Mais il ne se serait pas destiné à une carrière médicale, ce qui expliquerait que son épitaphe le présente comme un prêtre, mais non comme un médecin⁴⁹. Le cas de Tatianos serait donc révélateur d'un type particulier d'enseignement de la médecine, destiné non à une formation professionnelle, mais à l'acquisition d'un savoir médical utilisé à titre personnel, ici dans un cadre sportif.

À l'instar de Lukios, onze médecins micrasiatiques ont vu leur existence s'achever dans leur patrie, alors qu'ils étaient encore très jeunes. Âgés entre dix-huit et vingt ans, ils sont connus exclusivement par des inscriptions, des épitaphes ou des décrets honorifiques qui commémorent leur souvenir. Malgré leur jeune âge, dix d'entre eux sont déjà qualifiés explicitement de médecin (ἰατρός, εἰητρός, ἰητρός, ἰητήρ, εἰητήρ). Cet usage, fréquent dans l'épigraphe, ne doit pas nous étonner : dans l'Antiquité, non seulement, la formation médicale débutait tôt, dès quinze ou seize ans parfois, mais surtout, aucun examen, aucun diplôme ne sanctionnait les compétences médicales acquises. Dans ce contexte, un jeune homme qui a entrepris des études médicales, peut parfaitement être considéré comme un médecin à part entière, même s'il n'a pas encore ou très peu exercé, voire même si sa formation n'est pas achevée. Cette remarque est d'autant plus vraie dans le domaine de l'épigraphe funéraire, où il est de règle de

47. M. TSAKYROGLOUS, « ΜΑΙΟΝΙΚΑΙ ΕΠΙΓΡΑΦΑΙ ΑΝΕΚΔΟΤΟΙ », *MDAIA*, n°17, 1892, p. 198-200, n°2 ; L. ROBERT, « Un citoyen de Téos à Bouthrôtos d'Épire », *CRAI*, 1974, p. 525-527 ; *TAM V* 1, 432 ; É. SAMAMA, *op. cit.*, n°237.

48. Cf. É. SAMAMA, *op. cit.*, p. 358, n. 65.

49. De fait, l'épigraphe offre de nombreux exemples de jeunes gens qui, malgré une mort prématurée, sont déjà présentés comme des médecins accomplis, *infra*, p. 196.

rappeler les mérites du défunt, notamment ses qualités professionnelles, en usant souvent de formules stéréotypées, quitte à s'éloigner quelque peu de la réalité. Dans de telles inscriptions, visant à rendre hommage à des jeunes gens disparus à l'aube de leur carrière, il était naturel de présenter les défunts comme des professionnels accomplis, même si leur mort prématurée ne leur avait pas laissé le temps de faire leurs preuves.

Dix jeunes médecins sont ainsi décédés dans leur patrie micrasiatique, où ils sont honorés par leurs parents ou par d'autres membres de leur famille⁵⁰. Étant donné leur jeune âge, il est hautement probable que leur formation médicale s'était déroulée dans leur cité natale ; leur mort prématurée ne leur avait sans doute pas permis de réaliser des voyages, souvent longs, afin de profiter de l'enseignement de maîtres étrangers. D'ailleurs, s'ils avaient effectué de tels déplacements, leurs épitaphes en feraient vraisemblablement mention. Nous possédons, de fait, quelques inscriptions funéraires dédiées à de jeunes médecins qui soulignent les séjours à l'étranger déjà effectués par les défunts en dépit d'une mort précoce. Ainsi l'épitaphe d'Oreste d'Adada, évoqué ci-dessus, ne manque pas de préciser que le jeune homme était décédé à Alexandrie, au cours de ses études⁵¹.

Formation familiale : médecins de père en fils

Les conditions dans lesquelles se déroulait la formation locale de ces jeunes gens nous échappent le plus souvent. Néanmoins, les épitaphes de deux d'entre eux, Asclépiade de Milétoupolis⁵², au II^e siècle ap. J.-C., et Kollèga d'Antioche de Pisidie⁵³, au IV^e siècle ap. J.-C., nous apprennent

50. Pour la bibliographie concernant chacun de ces dix médecins micrasiatiques morts jeunes dans leur patrie, nous renvoyons ici à la publication la plus récente, généralement le recueil épigraphique d'É. SAMAMA : R. MERKELBACH et J. STAUBER, *Steinepigramme aus dem griechischen Osten*, Band 2, Munich-Leipzig, 2001, p. 248, n°09/09/15 (Prokopios et Helladios à Claudiopolis) ; É. SAMAMA, *op. cit.*, n°183 (Asclépiade à Milétoupolis), n°236 (Diophante à Saïttai), n°251 (Apollônides à Héraclée de la Salbakè), n°266 (Épaphroditos à Stratonicee), n°278 (Ameinias à Lydai), n°286 (Asiatikos à Xanthos), n°301 (Alexandre à Dokimeion) et n°335 (Kollèga à Antioche de Pisidie).

51. *Supra*, p. 189. – Voir aussi l'épitaphe du médecin Aristoklès à Hadrianoi, en Mysie (II^e s. ap. J.-C.), cf. É. SAMAMA, *op. cit.*, n°184.

52. A. BESSET, « Inscriptions d'Asie Mineure », *BCH*, n°25, 1901, p. 327-328, n°6 ; W. PECK, « Griechische Epigramme III », *MDAIA*, n°66, 1941, p. 81-82, n°24 ; *Bull. ép.* 1942, 146 ; *GVI* 718 ; L. ROBERT, « *GVI* de Peek », *Gnomon*, n°31, 1959, p. 18 ; E. PFUHL et H. MÖBIUS, *Die ostgriechischen Grabreliefs, Textband II & Tafelband II*, Mayence, von Zabern, 1979, p. 396, n°1617 et Tafel 235 ; *IK* 18, n°499 ; *IK* 26, n°64 ; M. L. CREMER, *Hellenistisch-römische Grabstelen im nordwestlichen Kleinasien, 1. Mysien*, Bonn, 1991, p. 177-178, n°MiSt 24 ; R. MERKELBACH et J. STAUBER, *op. cit.*, p. 89, n°08/05/05 ; É. SAMAMA, *op. cit.*, n°183 (l. 3 : Ἰητροῦ πατρὸς ὧν Ἀσκληπιάδης).

53. J. R. S. STERRETT, "An Epigraphical Journey in Asia Minor", *Papers of the American School of Archaeology*, n°2, 1883-1884, p. 180, n°182 ; W. M. RAMSAY, "A Noble Anatolian Family of the fourth century", *CR*, n°33, 1919, p. 5-9, n°2 ; *Bull. ép.* 1920, p. 427 ; *GVI* 692 ; *MAMA* VIII 404 ; L. ROBERT, *Hellenica*, XIII, Paris, 1965, p. 89 ; C. P. JONES, "A Family of Pisidian Antioch", *Phoenix*, n°36, 1982, p. 269-271 ; *SEG* XXXII 1303 ; *Bull. ép.* 1983, 414 a ; R. MERKELBACH et J. STAUBER, « "Unsterbliche" Kaiserpriester », *EA*, n°31, 1999, p. 164 ; R. MERKELBACH et J. STAUBER (dir.), *Steinepigramme aus dem griechischen Osten*, Band 3, Munich-Leipzig, 2001, p. 406, n°16/61/04 ; É.

qu'ils étaient, l'un et l'autre, fils de médecin. Il est donc vraisemblable que ces deux jeunes hommes avaient été initiés à l'art médical par leurs pères respectifs, ou du moins, que le choix de la profession de médecin leur avait été dicté dans le cadre familial. De fait, l'inscription funéraire du père de Kollèga, un certain Gaios Kalpurnios Kollèga Makédôn, nous apprend qu'il était lui aussi mort relativement jeune⁵⁴ : il avait à peine un peu plus de trente ans, ce qui signifie qu'il n'avait pu commencer lui-même l'éducation médicale de son fils, encore trop petit. Il est cependant probable que la carrière de médecin de Kollèga fils a été choisie, librement ou sous la pression familiale, à l'exemple de son père.

Or, ces deux cas ne sont pas isolés dans le corpus des médecins micrasiatiques : de fait, notre inventaire révèle une quinzaine de situations similaires, qu'il s'agisse de médecins, fils de médecin, ou de familles comptant plusieurs médecins dans leurs rangs. À l'instar d'Asclépiade et de Kollèga, quelques médecins nés en Asie Mineure étaient fils de médecins : ainsi Attalos Priskos à Éphèse (seconde moitié du II^e siècle ap. J.-C.⁵⁵), Publios Aelios Ménandre le Jeune et son frère Publios Aelios Sékundos, également à Éphèse (sous Antonin le Pieux⁵⁶), le ou les fils de Moschianos à Thyatire (II^e-III^e siècles ap. J.-C.⁵⁷), Iônikos à Sardes (IV^e siècle ap. J.-C.⁵⁸), et peut-être Gaios Iulios Thémison à Tralles (première moitié du I^{er} siècle ap. J.-C.) et Aurélios Achilleus à Poglà (I^{er}- III^e siècles ap. J.-C. ?⁵⁹).

SAMAMA, *op. cit.*, n°335 (l. 1-3 : [Κο]λλῆγαν, μάκαρος τε | Μακηδόνος ἡδ' ἱεροίο | βλαστόν Κολλῆγου).

54. W. M. RAMSAY, *op. cit.*, p. 2-5, n°1 ; *Bull. ép.* 1920, p. 427 ; *RE*, s. v. Macedo 5 (ENSSLIN, 1928), col. 127 ; V. NUTTON, "Archiatry and the Medical Profession in Antiquity", *PBSR*, n°45, 1977, p. 219, n°25 ; C. P. JONES, *op. cit.*, p. 264-269 ; *SEG XXXII* 1302 ; *Bull. ép.* 1983, 414 a ; É. SAMAMA, *op. cit.*, n°334 ; *DPhA* IV, s. v. Macedo (B. RUECH, 2005), p. 225, n°M 4 (l. 6 : γενόμενον ἐν ἀνθρώποις ἔτη τριάκοντα καὶ ἡμ[έρας]).

55. *CIG* 2987 ; *LBW* 161 ; E. L. HICKS, *The Collection of Ancient Greek Inscriptions in the British Museum*, Part III, Oxford, 1890, p. 263 ; V. NUTTON, *op. cit.*, p. 204-205 et 222 (n°47) ; *IK* 13, n°622 ; D. F. McCABE (dir.), *Ephesos Inscriptions. Texts and List*, Princeton, IAS, 1991, n°1119 ; É. SAMAMA, *op. cit.*, n°216 (l. 3 : ἀρχιατρὸν διὰ γένους).

56. J. KEIL, « Ägztainschriften aus Ephesos », *JÖAI*, n°8, 1905, p. 130 (d) et 131 (e-f) ; V. NUTTON, *op. cit.*, p. 222, n°51 ; R. MERKELBACH, « Ephesische Parerga (16) : Eine Inschrift vom Agon der Ägzte », *ZPE*, n°29, 1978, p. 148 ; *J. Ephesos* IV 1163-1165 ; D. F. McCABE, *op. cit.*, n°534-536 ; É. SAMAMA, *op. cit.*, n°213-214 et p. 337, n. 77 (l. 1-4 : [Πο.] Αἰλίος Μέν[αν] | δρος | νεῖ(ώτερος) [καὶ] Πο. Αἰλίος Σε | [κούνη]ος υἱ[οῖ] Μενάνδρου | [ἀρχιατροῦ]).

57. J. KEIL et A. VON PREMERSTEIN, « Bericht über eine zweite Reise in Lydien », *DAW*, n°54, 1911, p. 39, n°70 ; *IGRR* IV 1278 ; W. PEEK, « Vier Epigramme aus Kleinasien », *EA*, n°6, 1985, p. 88-89, n°3 ; R. MERKELBACH, « Epigramm aus Thyateira », *ZPE*, n°9, 1972, p. 132 ; V. NUTTON, *op. cit.*, p. 222, n°57 ; *TAM* V 2, 961 ; R. MERKELBACH et J. STAUBER (dir.), *Steinepigramme aus dem griechischen Osten*, Band 1, Stuttgart-Leipzig, 1998, p. 415, n°04/05/02 ; É. SAMAMA, *op. cit.*, n°230 (l. 5-7 : ἀρχία | τῶν πατέρος [ca 7] | θεῖου κ[αὶ] ἀσθελεψῶ).

58. Eunape de Sardes, *Vit. Soph.*, XXII, 1 (Ἴωνικός δὲ ἦν μὲν ἐκ Σάρδεων, καὶ πατὴρ ἱατροῦσαντος ἐπιφανῶς).

59. La profession médicale des pères de G. Iul. Thémison et d'Aur. Achilleus est uniquement déduite de leurs patronymes, évocateurs d'une activité médicale. Le premier portait les *tria nomina* Tibérios Iulios Arôgos, dont le *cognomen*, formé sur l'adjectif grec ἀρωγός, « secourable », conviendrait particulièrement bien à un médecin. Quant au second, il s'appelait Asclépiade, un nom très à la mode chez les médecins, depuis l'époque hellénistique, comme la plupart des noms formés sur celui du dieu-

Parfois, ce n'était pas le père du médecin, mais d'autres membres de sa famille qui avaient exercé l'art médical avant lui, voire à la même époque. À Claudiopolis, par exemple, au 1^{er} ou au 11^e siècle ap. J.-C., le médecin défunt Akilios Théodôros reçoit l'hommage d'un *archiatros* également appelé Théodôros, qui se présente comme son parent (συγγενής⁶⁰). Quant à l'*archiatros* Moschianos, à Thyatire, outre son ou ses fils, divers membres de son entourage avaient embrassé une carrière médicale : son ou ses neveu(x), de même que son ou ses frère(s) portaient, comme lui, le titre d'*archiatros*⁶¹.

Enfin, de véritables lignées familiales de médecins sont attestées par nos sources : la fonction de médecin se transmettait alors de génération en génération. À Philadelphie (Lydie), Aurélios Lukianos tenait ainsi de ses ancêtres la charge d'*archiatros* (ἐκ προγόνων ἀρχιάτρων⁶²). L'Éphésien Attalos Priskos, pour sa part, était « *archiatros* par sa famille » (ἀρχιάτρων διὰ γένους⁶³) : le métier de médecin avait donc été exercé par plusieurs de ses ancêtres, avant son père Asclépiade. De la même façon, l'*archiatros* Papias, à Héraclée de la Salbakè (Carie), est présenté comme un « descendant d'*archiatroi* » (ἀπόγονον ἀρχιάτρων⁶⁴). Il est intéressant de noter que dans ces trois cas, ce n'est pas simplement la profession de médecin qui se transmet à l'intérieur de la famille, mais qu'elle est accompagnée du titre d'*archiatros* hérité de père en fils. Cette observation devrait prendre place dans le cadre plus général de la question controversée de l'identification des *archiatroi* antiques : l'octroi du titre d'*archiatros* sanctionnerait-il parfois une formation médicale familiale, transmise de génération en génération et dont la qualité était ainsi reconnue officiellement dans la cité ?

-
- médecin Asclépios. – Pour G. Iul. Thémison à Tralles : *IG XIV 1680* ; *IGRR I 269* ; *IGUR II 607* ; É. SAMAMA, *op. cit.*, n°463. – Pour Aur. Achilleus à Pogle : W. M. RAMSAY, « Antiquities of southern Phrygia and the Border Lands », *AJA*, n°4, 1888, p. 13, n°13 ; É. SAMAMA, *op. cit.*, n°340.
60. G. PERROT, Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie, d'une partie de la Mysie, de la Phrygie de la Cappadoce et du Pont, Paris, 1872, vol. I, p. 48-51, n°27 ; G. KAIBEL, *op. cit.*, p. 138-139, n°352 ; G. MENDEL, « Inscriptions de Bithynie et de Paphlagonie », *BCH*, n°27, 1903, p. 317-318, n°6 ; *IGRR III 77* ; *GVI 686* ; V. NUTTON, *op. cit.*, p. 223, n°62 ; *IK 31*, n°72 ; R. MERKELBACH et J. STAUBER (dir.), *Steinepigramme aus dem griechischen Osten*, Band 2, Munich-Leipzig, 2001, p. 239, n°09/09/03 ; É. SAMAMA, *op. cit.*, n°313.
61. J. KEIL et A. VON PREMIERSTEIN, *op. cit.*, p. 39, n°70 ; *IGRR IV 1278* ; W. PEEK, *op. cit.*, p. 88-89, n°3 ; R. MERKELBACH, « Epigramm aus Thyateira », *ZPE*, n°9, 1972, p. 132 ; V. NUTTON, *op. cit.*, p. 222, n°57 ; *TAMV 2*, 961 ; R. MERKELBACH et J. STAUBER (dir.), *Steinepigramme aus dem griechischen Osten*, Band 1, Stuttgart-Leipzig, 1998, p. 415, n°04/05/02 ; É. SAMAMA, *op. cit.*, n°230 (l. 5-7 : ἀρχία] | τῶν πατέρος [ca 7] | θε(του κ[α]τὶ ἀδελφοῦ).
62. J. KEIL et Fr. GSCHNITZER, « Neue Inschriften aus Lydien », *AÖAW*, n°93, 1956, p. 225-226, n°7 ; H. MALAY, *Greek and Latin Inscriptions in the Manisa Museum*, Vienne, 1994, p. 38, n°41 ; V. NUTTON, *op. cit.*, p. 222, n°53 ; É. SAMAMA, *op. cit.*, n°240.
63. *CIG 2987* ; *LBW 161* ; E. L. HICKS, *op. cit.*, p. 263 ; V. NUTTON, *op. cit.*, p. 204-205 et 222 (n°47) ; *IK 13*, n°622 ; D. F. MCCABE, *op. cit.*, n°1119 ; É. SAMAMA, *op. cit.*, n°216.
64. *CIG 3953 h* ; J. et L. ROBERT, *La Carie. Histoire et géographie historique*, t. II. *Le plateau de Tabai et ses environs*, Paris, 1954, p. 197, n°115 ; *RE Suppl. XIV*, s. v. Papias 7 (J. BENEDUM, 1974), col. 367 ; V. NUTTON, *op. cit.*, p. 221, n°43 ; É. SAMAMA, *op. cit.*, n°252.

Galien de Pergame : une formation hors norme

S'il est un médecin micrasiatique qui a bénéficié d'une formation exceptionnelle, il s'agit de Galien de Pergame (129 – c. 199/200 ou c. 216 ap. J.-C.)⁶⁵. De fait, l'instruction médicale reçue par Galien est à l'image de sa production littéraire : vaste et diversifiée. Fils d'un architecte de Pergame, dénommé Nicon, Galien est né dans un milieu cultivé et aisé. Il rapporte d'ailleurs dans l'un de ses traités la réaction de ses condisciples qui envient l'éducation admirable qu'il a reçue grâce à son père ainsi que ses ressources financières qui lui permettent de s'adonner à l'étude, sans se soucier de ses revenus⁶⁶. Dès l'âge de seize ans, son père a souhaité qu'il reçoive une solide éducation dans les principaux domaines du savoir, en particulier la philosophie et la rhétorique. Mais alors que Galien n'avait que dix-sept ans, Nicon a reçu, en rêve, une vision d'Asclépios lui indiquant que son fils devait embrasser la carrière de médecin⁶⁷. Galien a alors entamé dans sa patrie de Pergame, des études médicales, que son père a veillé à garder les plus ouvertes et les plus variées possibles. Il a ainsi suivi les cours de trois maîtres, partisans de trois visions différentes de la médecine : Aischriôn⁶⁸, adepte de la secte empirique, Stratonikos⁶⁹, défenseur d'un hippocratismes pur comme son maître Sabinos, et Satyros⁷⁰,

65. La bibliographie concernant Galien, l'une des figures majeures de la médecine antique, celui qui, avec Hippocrate, a sans doute exercé la plus grande influence par la suite, est évidemment gigantesque. C'est pourquoi nous ne donnerons ici qu'une liste réduite reprenant des ouvrages de synthèse ainsi que les principales éditions de ses œuvres : C. G. KÜHN, *Claudii Galeni Opera Omnia*, 22 vol., Leipzig, 1821-1833 (réimpr. Hildesheim, 1965) ; *CMG V*, Berlin-Leipzig, 1914- ; *CMG Suppl. I-III et V*, Leipzig-Berlin, 1934-1964 ; *CMG Suppl. Or. I-IV*, Berlin, 1963-1988 ; *ANRW*, II, 37.2, 1994, p. 1351-2017, notamment l'article de J. KOLLESCH et D. NICKEL, « Bibliographia Galeniana: Die Beiträge des 20. Jahrhunderts zur Galenforschung », *ANRW*, II, 37.2, 1994, p. 1351-1420 ; G. FICHTNER (dir.), *Corpus galenicum. Verzeichnis der galenischen und pseudogalenischen Schriften*, nouvelle éd., Tübingen, 1997 ; V. BOUDON (dir.), *Galien, t. II. Exhortation à l'étude de la médecine, Art médical*, Paris, Les Belles Lettres, 2000 (CUF) ; I. GAROFALO et A. DEBRU (dir.), *Galien, t. VII. Les os pour les débutants, L'anatomie des muscles*, Paris, Les Belles Lettres, 2005 (CUF) ; V. BOUDON (dir.), *Galien, t. I. Introduction générale, Sur l'ordre de ses propres livres, Sur ses propres livres, Que l'excellent médecin est aussi philosophe*, Paris, Les Belles Lettres, 2007 (CUF) ; *DPhA III*, s. v. Galien de Pergame (V. BOUDON, 2000), p. 440-466, n°G 3.

66. GALIEN, *Meth. med.*, VIII, 3 (X, 560-561 K.).

67. GALIEN, *Meth. med.*, IX, 4 (X, 609 K.) ; *De praecogn.*, 2 (éd. V. NUTTON, *CMG V* 8, 1, 1979 = XIV, 608 K.) ; *De ord. libr. suor.* (XIX, 59 K.).

68. GALIEN, *De simpl. med. temp. ac fac.*, XI, 1, 34 (XII, 356-357 K.). – Sur Aischriôn de Pergame, voir *RE*, s. v. Aischriôn 8 (M. WELLMANN, 1894), col. 1064 ; K. DEICHGRÄBER, *Die griechische Empirikerschule*, Berlin-Zurich, Weidmann, 1965, p. 215-216.

69. GALIEN, *De atra bile*, 4 (éd. W. DE BOER, *CMG V* 4, 1, 1, 1937 = V, 119 K.). – Sur Stratonikos, voir *RE*, s. v. Stratonikos 3 (KIND, 1931), col. 327 ; M. D. GRMEK et D. GOUREVITCH, « L'école médicale de Quintus et de Numisianus », G. SABBAH (dir.), *Études de médecine romaine*, Saint-Étienne, 1988, p. 44 et 48 ; M. D. GRMEK et D. GOUREVITCH, « Aux sources de la doctrine médicale de Galien : l'enseignement de Marinus, Quintus et Numisianus », *ANRW*, II, 37.2, 1994, p. 1491-1528.

70. GALIEN, *De anat. admin.*, I, 1 (II, 217 K.) ; I, 2 (II, 224-225 K.) ; *Antid.*, I, 14 (XIV, 69, 71 K.) ; *In Hipp. Nat. Hom. comment.*, II, 6 (éd. I. MEWALDT, *CMG V* 9, 1, 1914, 70 = XV, 136 K.) ; *In Hipp. Prorrhet. comment.*, I, 5 (éd. H. DIELS, *CMG V* 9, 2, 1915, 20 = XVI, 524 K.) ; *In Hipp. Epid. III comment.*, I, 29 (éd. E. WENKEBACH, *CMG V* 10, 2, 1, 1936, 59 = XVII A, 575 K.) ; *De ord.*

disciple de Quintus⁷¹ et membre, comme lui, de la secte éclectique. Il est révélateur que de ses trois enseignements pergaméniens, Galien lui-même n'ait retenu que celui de Satyros qu'il présente comme son premier et son seul maître à Pergame⁷².

Après la mort de son père, le jeune Galien, alors seulement âgé de vingt ans⁷³, décide, en 149, de quitter sa cité natale mysienne, afin de poursuivre sa formation médicale auprès d'autres maîtres qu'il a lui-même choisis. Dans un premier temps, il demeure néanmoins sur le sol micrasiatique, puisqu'il part pour Smyrne, en Ionie. Il parcourt les quelque 80 km séparant les deux cités, dans le but de suivre l'enseignement du médecin Pélops⁷⁴, qu'il considère comme son deuxième maître après Satyros⁷⁵, effaçant de son cursus les leçons reçues d'Aischriôn et de Stratonikos. Or Pélops partageait la même conception de la médecine que Satyros, puisqu'il était l'élève de Numisianos, le premier et principal disciple de Quintus.

Galien avait manifestement été séduit par les théories nouvelles de Quintus ; mais il n'a jamais pu le rencontrer, ni assister à ses leçons, car il était déjà mort vers 145 de notre ère. C'est pourquoi Galien a cherché à recueillir les témoignages indirects des disciples de Quintus, d'autant que ce dernier s'était toujours refusé à mettre par écrit son savoir⁷⁶. Le désir de Galien d'approfondir sa connaissance de l'enseignement de Quintus, a guidé

libr. suor. (XIX, 57-58 K.) ; Pseudo-Galien, *In Hipp. Hum. comment.*, III, 34 (XVI, 484 K.). – Pour Satyros : *RE*, s. v. Satyros 22 (KIND, 1921), col. 235 ; *PIR²*, S, 24 ; G. W. BOWERSOCK, *Greek Sophists in the Roman Empire*, Oxford, 1969, p. 60-61 et 66-67 ; P. MORAUX, *Galien de Pergame. Souvenirs d'un médecin*, Paris, 1985, p. 61, 111, 146 et 151 ; J. ANDRÉ, *Être médecin à Rome*, Paris, Les Belles Lettres, 1987, p. 41 et 44 ; M. D. GRMEK et D. GOUREVITCH, « L'école médicale de Quintus et de Numisianus », G. SABBABH (dir.), *op. cit.*, p. 44 et 53-54 ; M. D. GRMEK et D. GOUREVITCH, « Aux sources de la doctrine médicale de Galien : l'enseignement de Marinus, Quintus et Numisianus », *ANRW*, II, 37.2, 1994, p. 1491-1528, en part. p. 1519-1520 ; *NP*, s. v. Satyros 10 (V. NUTTON, 2001), col. 125.

71. Pour le médecin Quintus : *supra*, p. 188-189.

72. GALIEN, *De anat. admin.*, I, 1 et 2 (II, 217 et 224-225 K.) ; *De ord. libr. suor.* (XIX, 57-58 K.).

73. GALIEN, *De bon. mal. succ.*, 1 (éd. G. HELMREICH, *CMG V 4*, 2, 1923, 393 = VI, 756 K.).

74. GALIEN, *De anat. admin.*, I, 1 (II, 217 K.) et XIV, 1 (éd. W. L. H. DUCKWORTH *et al.*, *On Anatomical Procedures*, 1962, 184 = éd. M. SIMON, *Galens Anatomie*, 1906, I 232 et II 168) ; *De plac. Hipp. et Plat.*, VI, 3 et 5 (éd. Ph. DE LACY, *CMG V 4*, 1, 2, 1978-84 = V, 527 et 543 K.) ; *De atra bile*, 3 (V, 112 K.) ; *De loc. aff.*, III, 11 (VIII, 194, 196 et 198 K.) ; *De simpl. med. temp. ac fac.*, XI, 1, 34 (XII, 358-359 K.) ; *Antid.*, II, 11 (XIV, 172 K.) ; *In Hipp. Nat. Hom. comment.*, II, 6 (éd. I. MEWALDT, *CMG V 9*, 1, 1914, 70 = XV, 136 K.) ; *In Hipp. Prorrh. comment.*, I, 5 (éd. H. DIELS, *CMG V 9*, 2, 1915, 20 = XVI, 524 K.) ; *In Hipp. Aph. comment.*, VI, 18 (XVIII A, 29 K.) ; *In Hipp. Artic. comment.*, III, 39 (XVIII A, 541 K.) ; *De misc. dissect.* (XVIII B, 926-927, 935 et 959 K.) ; *De libr. propr.*, 2 (XIX, 16-17 K.) ; *De ord. libr. suor.* (XIX, 57 K.). – Pour Pélops à Smyrne : *RE*, s. v. Pelops 5 (DEICHGRÄBER, 1937), col. 391-392 ; *RE Suppl. X*, s. v. Pelops 5 (Fr. KUDLIEN, 1965), col. 531 ; P. MORAUX, *op. cit.*, p. 49-51, 60-61, 143-144, 146 et 150 ; J. ANDRÉ *op. cit.*, p. 44 ; M. D. GRMEK et D. GOUREVITCH, « L'école médicale de Quintus et de Numisianus », G. SABBABH (dir.), *op. cit.*, p. 44, 50 et 53-54 ; M. D. GRMEK et D. GOUREVITCH, « Aux sources de la doctrine médicale de Galien : l'enseignement de Marinus, Quintus et Numisianus », *ANRW*, II, 37.2, 1994, p. 1491-1528, en part. p. 1521-1522 ; *NP*, s. v. Pelops 5 (V. NUTTON, 2000), col. 511.

75. GALIEN, *De anat. admin.*, I, 1 (II, 217 K.) ; *De ord. libr. suor.* (XIX, 57-58 K.).

76. GALIEN, *In Hipp. Nat. Hom. comment.*, I, 27 (éd. I. MEWALDT, *CMG V 9*, 1, 1914, 36 = XV, 68 K.) et II, 6 (éd. I. MEWALDT, *CMG V 9*, 1, 1914, 70 = XV, 136 K.).

toutes les décisions prises durant la suite de sa formation. Ainsi, vers 151, il traverse la mer Égée, afin de se rendre à Corinthe, sur la côte orientale du Péloponnèse, pour y suivre les cours de Numisianos en personne⁷⁷. Mais il semble que les espoirs de Galien aient été déçus : Numisianos serait précisément décédé vers 151, avant l'arrivée de Galien à Corinthe, ou du moins, il aurait alors quitté la cité grecque, pour retourner à Alexandrie, où il résidait et où il aurait trouvé la mort peu de temps après, sans que le Pergaménien ait pu le rencontrer ou très brièvement. D'après un texte arabe du XIII^e siècle de notre ère⁷⁸, le séjour de Galien à Corinthe n'aurait néanmoins pas été totalement vain : il y aurait fait la connaissance d'un autre élève de Quintus, nommé Aiphikianos⁷⁹. De fait, Galien mentionne, à trois reprises, dans ses propres traités, un personnage de ce nom, qu'il présente comme son maître aux côtés de Satyros⁸⁰. Cependant, les informations à son sujet demeurent incertaines : le lieu où il enseignait n'est pas précisé par Galien, et même la graphie de son nom est changeante dans le corpus galénique⁸¹.

L'ultime étape de la formation médicale de Galien le conduit finalement en Égypte, à Alexandrie, sur les traces de Numisianos ou de ses élèves⁸². Outre celui-là, qu'il a peut-être rencontré personnellement, le Pergaménien y profite de l'enseignement de deux autres médecins. Le premier n'est autre que le fils de Numisianos, dénommé Hèrakleianos, qui accueille Galien dans sa maison et lui partagea son savoir en matière d'anatomie, mais refusa toujours de lui fournir les livres de son père⁸³. Le second répondait au

77. GALIEN, *De anat. admin.*, I, 1 (II, 217 K.). – Pour la question discutée des rapports entre Numisianos et Galien : M. D. GRMEK et D. GOUREVITCH, « L'école médicale de Quintus et de Numisianos », G. SABBAAH (dir.), *op. cit.*, p. 50-53 ; M. D. GRMEK et D. GOUREVITCH, « Aux sources de la doctrine médicale de Galien : l'enseignement de Marinus, Quintus et Numisianos », *ANRW*, II, 37.2, 1994, p. 1513-1518.

78. Il s'agit d'une biographie de Galien tirée du traité d'un érudit arabe dénommé al-Mubassir (*Muhtar al-bikam*), dont une traduction allemande a été donnée dans Fr. ROSENTHAL, *Das Forleben der Antike im Islam*, Zurich-Stuttgart, Artemis Verlag, 1965, p. 55.

79. Pour le médecin Aiphikianos et les nombreuses questions qui restent posées à son égard : P. MORAUX, « Ein unbekannter Lehrer Galens », *ZPE*, n°53, 1983, p. 85-88 ; M. D. GRMEK et D. GOUREVITCH, « Aux sources de la doctrine médicale de Galien : l'enseignement de Marinus, Quintus et Numisianos », *ANRW*, II, 37.2, 1994, p. 1520-1521 ; D. MANETTI et A. ROSELLI, « Galeno commentatore di Ippocrate », *ANRW*, II, 37.2, 1994, p. 1590-1591.

80. GALIEN, *In Hipp. Epid. III comment.*, I, 29 (éd. E. WENKEBACH, *CMG V 10, 2, 1*, 1936, 59 = XVII A, 575 K.) ; *In Hipp. Off. Med. comment.*, I, 3 (éd. M. C. LYONS, *CMG Suppl. Or. I*, 1963, 13 = XVIII B, 654 K.) ; *De ord. libr. suor.* (XIX, 58 K.). – Aiphikianos est également cité par le traité pseudo-galénique *In Hipp. Hum. comment.*, III, 34 (XVI, 484 K.), mais il s'agit d'un faux de la Renaissance.

81. Selon les passages du corpus galénique, il est appelé tantôt Ephikianos (Ἐφικιανός), tantôt Iphikianos (Ἰφικιανός), tantôt encore Phikianos (Φικιανός).

82. GALIEN, *De anat. admin.*, I, 1 (II, 218 K.). Cf. M. D. GRMEK et D. GOUREVITCH, « Aux sources de la doctrine médicale de Galien : l'enseignement de Marinus, Quintus et Numisianos », *ANRW*, II, 37.2, 1994, p. 1514.

83. GALIEN, *De anat. admin.*, XIV, 1 (éd. W. L. H. DUCKWORTH *et al.*, *On Anatomical Procedures*, 1962, 183 = éd. M. SIMON, *Galens Anatomie*, 1906, I 231 et II 167) ; *In Hipp. Nat. Hom. comment.*, II, 6 (éd. I. MEWALDT, *CMG V 9, 1*, 1914, 70 = XV, 136 K.). – Pour Hèrakleianos : M. D. GRMEK et D. GOUREVITCH, « L'école médicale de Quintus et de Numisianos », G. SABBAAH (dir.), *op. cit.*, p. 52 ;

nom de Julianos et appartenait à la secte méthodique⁸⁴ ; il n'était donc en aucune façon l'héritier de Quintus, raison pour laquelle sans doute, comme Aischriôn et Stratonikos avant lui, Galien ne se réclamera jamais de son enseignement, s'opposant même ouvertement à lui dans le traité *Contre Julianos* (*Πρὸς Ἰουλιανόν*⁸⁵). Ce n'est qu'en 157 de notre ère, après cinq ans passés en Égypte, que Galien regagnera sa patrie, où il exercera, dans un premier temps, son art au poste de médecin des gladiateurs.

Conclusion

En guise de conclusion, nous nous proposons de remettre en perspective la carrière exceptionnelle de Galien, à la lumière des observations concernant la formation de ses confrères originaires de l'Asie Mineure sous l'Empire romain.

Galien est déjà âgé de vingt-huit ans, lorsqu'il commence véritablement sa carrière de médecin, au terme de douze années d'études, un cursus d'une durée tout à fait exceptionnelle. Le jeune âge auquel il a débuté sa formation n'est certes pas étonnant : nombreux sont ses confrères d'origine micrasiatique à avoir entamé leurs études de médecine avant d'atteindre leurs vingt ans ; plusieurs d'entre eux sont d'ailleurs déjà présentés comme des médecins à part entière, alors qu'ils sont décédés à dix-huit ou dix-neuf ans à peine. Mais profitant de la richesse de sa famille et mû par une grande soif de connaissances, Galien a multiplié les voyages et suivi les leçons de nombreux maîtres, alors que ses rares confrères à avoir quitté l'Asie Mineure lors de leur instruction avaient dû choisir une seule destination, le plus souvent Alexandrie, et un seul maître, dont l'enseignement guiderait toute leur carrière.

Lors de son retour à Pergame en 157, Galien rentre d'un séjour de plusieurs années à Alexandrie. De fait, la cité égyptienne demeure encore, sous l'Empire romain, le lieu le plus prestigieux en terme de formation médicale. Mais le voyage pour l'Égypte, long et coûteux, n'a pu être entre-

M. D. GRMEK et D. GOUREVITCH, « Aux sources de la doctrine médicale de Galien : l'enseignement de Marinus, Quintus et Numisianus », *ANRW*, II, 37.2, 1994, p. 1516-1517 ; *NP*, s. v. Herakleianos (V. NUTTON, 1998), col. 369.

84. GALIEN, *Meth. med.*, I, 7 (X, 51-57 K.) ; *In Hipp. Epid. III comment.*, I, 4 (éd. E. WENKEBACH, *CMG V* 10, 2, 1, 1936, 11-13 = XVII A, 499-500 K.). – Pour Julianos : *RE*, s. v. Iulianos 4 (GOSSEN, 1919), col. 11-12 ; J. A. LOPEZ-FEREZ, « Le témoignage de Galien sur les Méthodiques à Rome », Ph. MUDRY et J. PIGEAUD (dir.), *Les écoles médicales à Rome, Actes du 2^e Colloque international sur les textes médicaux latins antiques (Lausanne, septembre 1986)*, Genève, Droz, 1991, p. 200-201 ; *NP*, s. v. Iulianus/-os 2 (V. NUTTON, 1999), col. 9 ; M. TECUSAN, *The Fragments of the Methodists*, vol. I. *Methodism outside Soranus*, Leyde-Boston, Brill, 2004, p. 16-17, 87, 108 et Fr. 111, 152, 162.

85. GALIEN, *Adv. Iulian.* (éd. E. WENKEBACH, *CMG V* 10, 3, 1951, 33-70 = XVIII A, 246-299 K.) : Galien critique plus particulièrement l'ouvrage dans lequel Julianos s'attaquait aux *Aphorismes* hippocratiques.

pris que par une minorité de médecins d'origine micrasiatique issus de riches familles locales.

La majorité des futurs médecins nés en Asie Mineure ont été formés dans leur région natale, et même plus précisément dans leur cité natale. À cet égard, Galien a commencé son éducation, comme la plupart de ses confrères, dans sa patrie pergaménienne. Mais dès le début de son instruction, il a bénéficié d'une triple formation, témoignant du souci d'ouverture de son père, là où les autres médecins micrasiatiques ont réalisé leur apprentissage auprès d'un seul maître. Dans près de la moitié des cas étudiés, ce professeur local était d'ailleurs un membre de la famille, le père du futur médecin ou un proche. De fait, plusieurs lignées de médecins sont connues en Asie Mineure ; la profession de médecin, et parfois même le titre d'*archiatros*, se transmettait de génération en génération à l'intérieur de certaines familles.

Galien apparaît ainsi comme un médecin « sur-formé » : alors que la plupart de ses confrères sous l'Empire ont dû se contenter d'une formation réduite, soit suivie à l'étranger, généralement à Alexandrie, auprès d'un maître renommé, soit dispensée par un médecin local, souvent un membre de la famille, le Pergaménien a bénéficié de l'opportunité d'associer ces divers types d'instructions, au cours d'une formation sans équivalent parmi les médecins d'origine micrasiatique à l'époque romaine, une formation exceptionnelle tant par sa durée que par sa diversité, mais néanmoins conforme aux mécanismes traditionnels d'apprentissage de la médecine à cette époque.